

BRIGITTE MONDRAIN

Le rôle de quelques manuscrits dans l’histoire du texte de Démosthène : remarques paléographiques et philologiques

La tradition manuscrite de Démosthène est très vaste. Sans même parler des papyrus qui nous transmettent sous une forme fragmentaire des passages de plusieurs discours et dont le corpus s’est fortement enrichi, l’inventaire raisonné établi en 1968 par Luciano Canfora¹ qui demeure, dans sa densité, le travail de synthèse le plus riche sur l’ensemble des manuscrits de l’orateur athénien, a permis de dénombrer près de 280 *codices* et il n’y a guère eu d’ajouts à cette liste depuis ce moment.² Même si une trentaine de ces manuscrits sont très tardifs, puisqu’ils ont été copiés au XVIII^e ou au XIX^e siècle et si, d’autre part, une vingtaine de volumes ne comportent que de courts extraits, c’est là une quantité de témoins considérable.

Il vaut la peine de souligner que, comme c’est par exemple le cas pour les ouvrages constituant le *Corpus hippocratique* (collection que certains manuscrits qualifient précisément du terme d’« hexekontabiblos », recueil de 60 traités), la soixantaine de discours de Démosthène qui nous sont parvenus sont susceptibles de tenir tous dans un seul livre – et que, dans le même temps, la réunion de ces discours permet de former un volume. Ce fait a pu contribuer à la richesse de la transmission des différents discours : tous les manuscrits ne contiennent bien entendu pas l’intégralité des œuvres de l’orateur athénien, et une partie significative d’entre eux transmet seulement quelques discours, ou bien les prologues ; pourtant, il est notable que le nombre minimal de *codices* qui offrent un des discours de Démosthène, même parmi les moins célèbres, est toujours supérieur à dix. Il s’agit donc d’une tradition très riche si on la compare à celle d’autres auteurs de l’Antiquité classique et, en particulier, à celle d’orateurs

¹ CANFORA 1968.

² Il est ainsi possible de mentionner le manuscrit de Saragosse, La Seo gr. 17 qui donne des extraits de *Sur la paix* et des *Olynthiennes*. Une description précise du manuscrit est donnée par ESCOBAR CHICO 1993, 78–79.

attiques dont les discours que nous connaissons sont nettement moins nombreux ; l'on peut ainsi penser à Isocrate dont nous avons – pour une œuvre dont l'extension est certes beaucoup plus réduite que celle de Démosthène – un nombre de témoins également moins élevé comparativement, puisque le répertoire qu'en a dressé Engelbert Drerup au début du XX^e siècle présente 121 *codices*.³

La particularité la plus pertinente de la tradition manuscrite de Démosthène, si on la confronte à celle d'autres écrivains antiques, se situe pourtant à un autre niveau ; plus encore que le nombre des livres qui nous sont parvenus, la caractéristique la plus remarquable est que les manuscrits anciens, copiés entre le IX^e et le XI^e siècle, sont fortement représentés dans l'histoire du texte de Démosthène : ce sont une dizaine de témoins – deux d'entre eux, sous forme de palimpsestes, nous étant parvenus dans un état très fragmentaire.⁴ Une telle richesse en témoins très anciens est un phénomène rare parmi les auteurs de l'Antiquité classique, même pour ceux dont l'œuvre ou du moins certains des traités étaient, comme c'est précisément le cas avec Démosthène, un objet d'enseignement, élément qui favorisait bien entendu leur diffusion.

De plus, l'examen de ces manuscrits atteste que l'orateur a été beaucoup apprécié à toutes les époques. D'une part, les *codices* qui remontent le plus haut dans le temps comportent presque tous, lorsqu'ils n'ont pas été mutilés, une vaste collection des discours de l'orateur. D'autre part, la présence des scholies copiées dans les marges témoigne souvent, pour un même manuscrit, de différentes strates chronologiques dans la lecture des discours : elles prouvent que les harangues et plaidoyers de Démosthène ont été lus tout au long de l'histoire de Byzance ; même si les exemplaires se multiplient à l'époque paléologue, dans cette période où l'édition des textes prend un nouvel essor sous l'impulsion de plusieurs érudits, les discours ne paraissent pas avoir avant tout bénéficié d'une redécouverte tardive mais ont été un objet d'étude continu.

³ DRERUP 1906 ; voir également PINTO 2003, 15–29. L'inventaire ne tient pas compte des manuscrits les plus récents, copiés entre le XVII^e et le XIX^e siècle, de ceux qui contiennent seulement des extraits très brefs et des paraphrases présentes dans une vingtaine de témoins. Dans le cas d'Eschine, dont le nombre de discours est encore moins important, la tradition est encore un peu moins riche.

⁴ GRUSKOVÁ 2012 a, en préambule à une riche étude des scholies anciennes du Marcianus gr. 416, établit une liste exhaustive des témoins de cette tradition manuscrite ancienne. Parmi eux figure le texte sous-jacent, en minuscule, de 4 folios palimpsestes répartis dans les folios de garde de deux manuscrits parisiens, Parisini gr. 1497 et 1538 : ils donnent des fragments de cinq discours et ont été signalés aux chercheurs par Dieter Harlfinger juste avant la tenue de ce colloque, dans la toute nouvelle revue grecque en ligne *Parekbolai* – HARLFINGER 2011, 290.

Je voudrais donc dans cet exposé, en examinant plus particulièrement le cas de quelques manuscrits qui appartiennent à des époques très différentes et qui sont diversement utilisés par les éditeurs modernes de Démosthène, m'attacher brièvement à la question de la datation des témoins et aussi à la contribution que l'identification de mains de copistes ou d'annotateurs est susceptible d'apporter à la reconstruction des relations qui unissent les témoins.

LA DATATION DES TÉMOINS LES PLUS ANCIENS : LE CAS DU MONACENSIS GR. 485 (A)

Dans tous les travaux consacrés à l'histoire du texte de Démosthène et spécialement dans les diverses éditions de discours, y compris les plus récentes, l'un des témoins est toujours présenté sur un plan différent des autres : le manuscrit S (ou Σ), Parisinus gr. 2934, est présenté comme « le plus ancien manuscrit médiéval de Démosthène »⁵ et le fait n'est jamais remis en cause. Je ne discuterai pas ici la question de sa valeur philologique et du poids particulier, et légitime, qui lui est accordé dans la tradition textuelle ; ce rôle est tributaire de sa tendance à souvent offrir une recension plus courte considérée comme plus « pure », et il est lié également aux modalités selon lesquelles s'est développée l'histoire de la tradition manuscrite depuis les travaux d'Immanuel Bekker sur le texte et son édition en 1823–1824, même si cette prééminence textuelle a pu être ponctuellement discutée et contestée. Pourtant, en ce qui concerne son antiquité relative, un nouvel examen des autres *vetustissimi* conduit à revoir l'affirmation traditionnelle. Le Parisinus gr. 2934 est attribué à la fin du IX^e ou au début du X^e siècle. Or depuis longtemps déjà, Nigel Wilson a montré que dans le manuscrit qui le côtoie sur les rayons de la Bibliothèque nationale de France, le Parisinus gr. 2935 (sigle Y), la main principale doit être mise en relation avec celle du Vaticanus gr. 1 de Platon ;⁶ ce manuscrit est donc sans doute à peu près aussi ancien que le Parisinus gr. 2934. Il est néanmoins vrai que Y contient un corpus de discours dont l'extension est de moitié moins riche que celui de S.

⁵ Aucun des travaux les plus récents, qu'il s'agisse d'éditions ou d'études de la tradition manuscrite d'un discours, ne remet en cause cette donnée. L'on peut se reporter tant à l'édition de référence de Démosthène due à Mervin Dilts (DILTS 2002–2009), parue en 4 volumes dans la collection Oxford, qu'à l'édition critique par Konstantinos Kapparis du plaidoyer *Contre Neaira* (discours 59) attribué à Démosthène dans les manuscrits et qui doit être l'œuvre d'Apollodore (KAPPARIS 1999), à celle du *Sur la fausse ambassade* réalisée par Douglas MacDowell (MACDOWELL 2000), ou à l'histoire du texte du *Contre Conon* (discours 54), analysée par Donal S. McGay dans sa thèse (MCGAY 2005).

⁶ WILSON 1960, 200–202.

Mais, parmi les *vetustissimi* les plus importants et les plus célèbres, un autre témoin comparable à S me paraît mériter l'attention : je suis d'avis qu'il convient de dater plus haut dans le temps qu'elle ne l'est la copie du Monacensis gr. 485, le fameux manuscrit A de Démosthène qui comprend dans son état actuel 54 discours, un nombre voisin de celui de S qui en réunit 59. Alors qu'il est toujours attribué au X^e siècle par les chercheurs s'attachant au texte de Démosthène, même s'ils en placent souvent la copie au début de ce siècle, il s'agit d'un *codex* du IX^e siècle et j'en remonterais d'ailleurs volontiers la date en direction du milieu du IX^e siècle, ce qui en fait un témoin plus ancien que le Parisinus gr. 2934. Le Monacensis gr. 485 me paraît en effet présenter une écriture et des caractéristiques codicologiques qui invitent à une datation haute. Son écriture n'est pas une minuscule calligraphique de type classique ; tout en étant globalement assez droite en dépit de l'inclinaison légère de certains tracés (tel celui du thêta fermé), elle offre des tracés moins formalisés, moins stylisés que dans la minuscule pure de haute époque et des particularités présentes dans la cursive, comme la ligature d'épsilon-rhô en as de pique par exemple. Les tracés cursifs, par exemple pour le tracé d'épsilon avec la lettre suivante, sont d'ailleurs encore plus nets dans quelques scholies ajoutées au texte de Démosthène par le copiste lui-même, très certainement – ainsi, dans la marge inférieure du f. 14^r, la note sur la lettre de Philippe aux Eubéens lue dans la *Première Philippique* (voir pl. 1) ou, au f. 16^r, la longue scholie d'argument en préambule au *Sur la Paix*, après la *Première Philippique* (voir pl. 2) : ils incitent d'autant plus à une datation haute du volume.⁷

De plus, outre les tracés, un autre élément retient l'attention dans l'écriture : l'usage, tout au long du manuscrit, des abréviations dans le texte même ; c'est un phénomène très rare à époque ancienne. Mis à part le cas particulier des manuscrits de l'école nilienne à la fin du X^e siècle, peu nombreux sont en effet les exemples d'abréviations qui ont été signalés dans des livres *vetustissimi* et ils le sont surtout dans des scholies marginales ou des annotations anciennes, où il s'agit pour le copiste de gagner de la place, le statut de ces textes n'étant pas le même que celui de l'ouvrage littéraire reproduit dans le manuscrit. Je signalerai ici simplement les scholies marginales écrites en petite onciale dans des manuscrits de la Collection philosophique, comme le fameux manuscrit A de Platon, le Parisinus gr. 1807 (les scholies rédigées dans ses propres manuscrits par Aréthas de Césarée, qui recourt aussi aux abréviations, sont un peu postérieures). Pour ce qui est d'une copie de notes écrites à pleine page et d'époque

⁷ L'on peut noter également que l'accentuation n'est pas systématique dans le Monacensis gr. 485 ; en particulier, les esprits manquent souvent. Il n'y a pas non plus de rubrication (voir pl. 3, les titres sont de l'encre du texte).

très ancienne, on a deux exemples significatifs : les notes d'obituaire dues au moine Nicolas du monastère constantinopolitain du Stoudios, à la fin du Tétra-évangile Uspensky conservé à Saint-Petersbourg, le Petropolitanus gr. 219 daté de 835, ou les quelques notes astronomiques écrites dans le Vaticanus gr. 1291 des *Tables faciles* de Ptolémée (ff. 1–2, 95) attribuables au deuxième quart du IX^e siècle ; dans ces deux cas, l'écriture offre des caractéristiques de la cursive.

En ce qui concerne des abréviations dans le corps même d'un texte, les manuscrits en comportant sont donc vraiment rares. L'on peut mentionner ici les quelques pages de fragments de l'encyclopédie médicale de Paul d'Égine, l'*Épitome*, conservées dans trois manuscrits, les Parisini Suppl. gr. 1156 (f. 23), Coislin. 8 (f. 1, 283) et Coislin. 23 (f. 1), que les chercheurs s'accordent à attribuer à la première moitié du IX^e siècle et même au deuxième quart de ce siècle ;⁸ de manière originale, une partie des abréviations qui sont traditionnellement notées au-dessus de la ligne se trouvent intégrées dans la ligne écrite (telle celle de *ov*). Ce texte a un contenu scientifique comme les pages citées du Vaticanus gr. 1291 et il est fort possible que cette nature technique du contenu ait une incidence sur le recours aux abréviations. Il y a aussi le témoin de Diodore de Sicile Neapolitanus gr. 4* que Santo Lucà a étudié avec brio il y a plus de vingt ans, dont il avait trouvé la main dans deux manuscrits patristiques et qu'il attribue à la fin du IX^e siècle ou, au plus tard, au tout début du X^e siècle ; il l'a mis lui-même en relation avec le Monacensis gr. 485⁹ – mais plus que par l'écriture à proprement parler, la parenté me paraît en fait grande surtout par cette présence d'abréviations. Je citerai encore un manuscrit de contenu patristique, un livre très particulier et encore méconnu du *Thesaurus de Trinitate* de Cyrille d'Alexandrie, le Monacensis gr. 331 qu'il convient d'attribuer au milieu ou à la seconde moitié du IX^e siècle : ce livre combine de façon unique deux écritures minuscules avec une cursive livresque liée et penchée à droite, d'un type non autrement attesté ; comme la cursive, la seconde minuscule de ce volume est riche en abréviations. Plusieurs de ces abréviations comme celles des prépositions *πρὸς*, *ἀπὸ*, ou le tracé bouclé pour *ἐν* (en particulier pour les participes médio-passifs) qui

⁸ Voir DE GREGORIO 2000, 138–141 et planche 21, ainsi que PERRIA 2000, 160, 162–163 et planche 2. Dans le Parisinus Suppl. gr. 1156 se trouvent aussi des fragments provenant d'un autre manuscrit de Paul d'Égine, offrant une écriture différente et que B. Fonkič étudie, en les rapprochant d'extraits présents dans un codex moscovite (FONKIČ 2000).

⁹ LUCÀ 1990, 48–52. Les abréviations dans le volume de Diodore de Sicile, guère nombreuses au début du manuscrit, le deviennent plus à partir d'un certain point du livre, sans doute pour économiser le parchemin et écrire en même temps plus vite. Mais en ce qui concerne l'écriture elle-même, attribuable à la fin du IX^e ou au début du X^e siècle dans le Neapolitanus, comme le montre Santo Lucà, elle me semble en revanche assez différente et plus « originale » par ses tracés dans le Monacensis que je propose de dater plus haut dans le temps.

n'est à peu près jamais signalé dans les recueils d'abréviations,¹⁰ sont présentes dans A de Démosthène.

Une autre caractéristique est d'ordre codicologique : le nombre de lignes à la page peut varier dans des proportions importantes, entre 30 et 38 lignes. La raison en est qu'un simple cadre (4 lignes tracées jusqu'aux bords de la page) délimite la surface écrite, sans que des lignes rectrices guident l'écriture. Un tel phénomène n'est pas fréquent : il se retrouve précisément dans le Monacensis gr. 331 qui vient d'être cité, mais seulement dans la partie copiée en cursive. Il est aussi caractéristique de manuscrits anciens d'origine stoudite, qui comportent néanmoins souvent, comme une sorte de guide, une ligne rectrice au milieu de la surface écrite.¹¹ Il me semble constituer un argument supplémentaire en faveur de la datation haute du Monacensis gr. 485.

La réglure est tracée sur le côté chair, sur le bifolium extérieur du cahier et sur le bifolium interne au centre du cahier, correspondant au système 11.

Le format du manuscrit mérite également d'être mentionné car il est aussi un élément notable. Parmi les témoins les plus anciens de Démosthène, le Monacensis gr. 485 (A) est de fait le seul qui ait un si petit format : composé de 468 folios, il mesure 225×160 mm (ce qui représente un peu plus d'une demi-page de format A4) alors que le Parisinus gr. 2934 (S), qui se situe dans la moyenne des autres manuscrits *vetustissimi*, mesure 346×254 mm (copie sur deux colonnes) ; le format de S est ainsi plus que double de celui de A, même si la surface réservée au texte est comparativement moins dense dans S en raison de ses marges généreuses.¹² Les dimensions du Monacensis gr. 485 sont en revanche assez proches de celles du Monacensis gr. 331 (236×170/172 mm), du Parisinus gr. 2548 d'Apollonios Dyscole (222×152 mm)¹³ ou encore du Neapolitanus gr. 4* de Diodore (212×150/154 mm), de même que la surface écrite est également voisine dans ces différents volumes : il s'agit, comme en témoigne le recours aux abréviations ou l'écriture même de ces livres, de livres d'usage et non de livres d'apparat. D'ailleurs, si le parchemin est beaucoup plus fin dans le manuscrit A de Démosthène que dans le Monacensis gr. 331 de Cyrille d'Ale-

¹⁰ On la trouve aussi dans le Vaticanus gr. 1291.

¹¹ Boris Fonkič (FONKIČ 2000) a souligné cette particularité dans son étude.

¹² Les dimensions du Marcianus gr. 416 (F) sont de 365×280 mm (2 colonnes) ; quant à celles du Parisinus gr. 2935 (Y), de 312×221 mm, elles se trouvent être très voisines de celles du Laurentianus 59.9 (P), qui sont 312×232 mm. Dans le groupe des manuscrits un peu moins anciens, seul le Vaticanus Urbinas gr. 113 (U), qui contient une petite collection de discours, a des dimensions encore plus réduites que celles de A, puisqu'il mesure 188×130 mm – l'Ambrosianus D 112 sup. (D) comme le Marcianus gr. 418 (Q) ont des proportions plus grandes, respectivement 295×216 mm et 270×190 mm.

¹³ Voir la description du manuscrit donnée par DE GREGORIO 2000, 137 n. 267.

xandrie, il n'est pas exempt de quelques défauts sporadiques : des trous recouverts d'une fine pellicule et contournés, le cas échéant par l'écriture, se repèrent aux ff. 215, 408 ou 430. Et la décoration y est très réduite : de très simples bandeaux sont dessinés à l'encre du texte pour séparer les discours, l'encre rouge, un peu passée, n'est employée que pour les initiales tout aussi modestes au début des discours.

Partiellement mutilé, le manuscrit a été restauré à la fin du XIII^e, où ont été copiés les ff. 3–12, constitués d'un binion plus un ternion, et encore annoté dans le second tiers du XIV^e siècle (voir pl. 4). Il était alors à Constantinople. Une étape ultérieure de son histoire est constituée par l'achat que fit la ville d'Augsbourg en 1544 d'un lot de près de cent manuscrits grecs au marchand de livres et humaniste corfiote Antoine Éparque : le livre est mentionné dans la liste des livres mis en vente par Éparque. Mais le Monacensis gr. 485 ne présente pas de traces de lecture explicite laissées par un des membres de cette famille de médecins érudits, dont on reconstitue partiellement l'activité jusqu'à la période précédant la chute de Constantinople en 1453.

LA DATATION DE MANUSCRITS *RECENTIORES* :

LE LONDINIENSIS HARLEIANUS 6322 (Ll) ET LE LAURENTIANUS 59.10 (Fi)

La datation plus précise des manuscrits n'a pas toujours une incidence philologique importante, en particulier lorsqu'il s'agit de témoins auxquels il n'est pas nécessaire de recourir pour établir des éditions critiques de Démosthène. Mais elle est susceptible de modifier la reconstitution de certaines étapes dans l'histoire du texte de l'orateur et peut ainsi aider à mieux comprendre les modalités de la lecture de son œuvre à Byzance et au-delà, en replaçant la copie dans un contexte donné. Je voudrais en prendre brièvement deux exemples qui concernent des manuscrits nettement plus tardifs que A et qui, à la différence du Monacensis gr. 485, ne jouent pas un rôle essentiel dans la tradition du texte. D'une manière inversée, ces deux *codices* ont de fait été l'un et l'autre mal datés ; ils illustrent, pour l'un, un pan de la descendance de A et, pour l'autre, un pan de la descendance de B, le Monacensis gr. 85 qui, bien que beaucoup plus tardif, est par son contenu et son poids dans la tradition textuelle, un manuscrit important.

Le Londiniensis Harleianus 6322 (Ll) est toujours attribué au XIII^e siècle, jusque dans les éditions les plus récentes de discours qu'il contient (il en rassemble une quinzaine), qu'il s'agisse de celle de Mervin Dilts des *Demosthenis Orationes* dans la collection Oxford ou celle de Douglas MacDowell consacrée

au *Sur la fausse ambassade* (discours 19).¹⁴ L'analyse philologique a montré que ce manuscrit a été copié, pour une grande part, sur un apographe du Monacensis gr. 485, le Parisinus gr. 2998 (K) réalisé, avec l'aide de ses disciples et collaborateurs, par Georges-Grégoire de Chypre, cet érudit de la seconde moitié du XIII^e siècle qui a joué non seulement un grand rôle intellectuel mais aussi politique et religieux puisqu'il fut patriarche de Constantinople entre 1283 et 1289.¹⁵ Le témoin londonien aurait donc été produit assez peu de temps après le manuscrit de Grégoire de Chypre et sans doute à Constantinople. Ce n'est pas le cas, l'examen du manuscrit contredit cette analyse : le livre a été en réalité confectionné dans la seconde moitié du XV^e siècle et donc deux siècles plus tard en Italie. Et, comme le confirme le *Repertorium der griechischen Kopisten*, les deux scribes responsables de la copie sont Michel Lygizos et Jean Rhosos, qui ont d'ailleurs réalisé d'autres manuscrits de Démosthène. Jean Rhosos a ainsi copié le Cesenat. Malatestianus D.XXIX.3 ainsi que la partie du Parisinus Coislin 324 consacrée à Démosthène (terminée le 27 novembre 1462) et, presque intégralement, le Parisinus gr. 2937 ; et il a achevé le 2 juin 1483 à Venise, pour Georges Merula, l'Ambrosianus A 54 inf. (Ac) qui contient 18 discours de Démosthène avec des scholies et qui se rattache aussi à la famille de A mais moins directement (pour les scholies, Dilts a pu montrer que Ac est une copie du Parisinus gr. 2940, le manuscrit T du XIII^e siècle dont nous reparlerons un peu plus bas).

Donc Ll présente surtout un intérêt pour l'histoire du texte plutôt que pour son établissement – il s'agit d'ailleurs d'un manuscrit partiellement contaminé, comme l'a montré Douglas MacDowell pour le discours *Sur la fausse ambassade*, dans lequel, en plus du Parisinus gr. 2998 (K), un manuscrit de la famille du Marcianus gr. 416 (F) est également utilisé à partir d'un certain point du texte.¹⁶

Inversement, le Laurentianus 59.10 (Fi), qui renferme une vingtaine de discours et des scholies, est le plus souvent attribué au XV^e siècle. Cette datation remonte au catalogue des manuscrits de la Biblioteca Medicea Laurenziana dû à Angelo Maria Bandini en 1768. C'est toujours celle que retient Mervin Dilts dans l'édition de référence de Démosthène,¹⁷ lorsqu'il le mentionne dans la liste des sigles des *codices* cités. Dans son édition des scholies de Démosthène, il avait néanmoins présenté le manuscrit, qui contient les scholies d'Ulprien,

¹⁴ MACDOWELL 2000, 46–47.

¹⁵ Sur ce manuscrit, voir en particulier PÉREZ MARTÍN 1996, 25–28 et KOTZABASSI 1998.

¹⁶ MACDOWELL 2000, 47.

¹⁷ Ainsi DILTS 2008, XVIII.

plus précisément : « saec. XV ineuntis ».¹⁸ De son côté, dans ses deux éditions du *Contre Midias* (1990) et *Sur la fausse ambassade* (2000), Douglas MacDowell indique pour sa part seulement le siècle, « 15th century ». Pour les autres discours étudiés et édités séparément dans les dernières décennies et dont la tradition manuscrite est analysée attentivement, seul le *Contre Timocrate* est présent dans le Laurentianus 59.10. Ruth Passweg, tout en datant le manuscrit du XIV^e–XV^e siècle, est tentée d'attribuer la main de ce discours 24 au dernier quart du XIV^e siècle, en se fondant sur un relevé de filigranes qu'elle effectue.¹⁹

Or l'examen du livre montre que les écritures de ses copistes sont toutes du XIV^e et non du XV^e siècle. Le scribe responsable de la copie du *Contre Timocrate* peut d'ailleurs être identifié ; il s'agit du copiste principal du manuscrit, qui joue en même temps un rôle de relecteur et d'annotateur (voir pl. 5). Sa production en tant que scribe a été bien étudiée mais son travail dans la mise en œuvre de ce manuscrit n'avait pas encore été signalé :²⁰ il s'appelle Jean et a travaillé dans la première moitié du XIV^e siècle après avoir commencé son activité auprès de Maxime Planude et Nicéphore Moschopoulos. On le repère en particulier comme copiste de textes scientifiques auprès de Nicéphore Grégoras. Sa production manuscrite est spécialisée dans la copie de manuscrits littéraires (aussi bien poétiques que philosophiques), grammaticaux ou scientifiques ; elle comprend plus d'une quinzaine de manuscrits, parmi lesquels Démosthène n'était pas représenté jusqu'à présent. Ses interventions, ses annotations dans plusieurs livres témoignent en même temps qu'il n'est pas un simple scribe mais un érudit qui s'attache à éditer des textes. De plus, la présence dans ce manuscrit de Démosthène, qui méritera une étude ultérieure plus détaillée, de l'écriture d'un autre copiste avec lequel il a travaillé à plusieurs reprises, à la fin des années 1310 et dans les années 1320, permet de mieux circonscrire dans le temps la réalisation du livre.

PALEOGRAPHIE ET PHILOGIE

Donc, à l'inverse du cas précédent, le Laurentianus 59.10 (Fi) est un manuscrit assez proche dans le temps de son modèle. Les philologues qui ont eu recours à ce témoin le mettent en effet en relation avec le manuscrit B, le Monacensis gr. 85 (de la seconde moitié du XIII^e siècle), au moins dans une partie des discours qu'il contient, pour lesquels il serait un apographe de B. C'est la conclusion à laquelle aboutit Douglas MacDowell qui, lorsqu'il étudie le *Contre Midias*, écrit que Fi est fondamentalement une copie de B, « basically

¹⁸ DILTS 1983, X.

¹⁹ PASSWEG 1975, 58–59.

²⁰ MONDRAIN 2008, 177–188. D. BIANCONI 2010 s'est aussi attaché brièvement à ce scribe.

copy of B », ²¹ et dans son analyse de la tradition manuscrite du *Sur la fausse ambassade*, précise que Fi est copié sur B mais que quelques corrections ont été effectuées : ²² il est bien possible que ces corrections correspondent en fait au travail éditorial conduit par Jean au moment où il a recopié le texte. Et la mise en relation du Monacensis gr. 85 avec le Laurentianus 59.10 apparaît historiquement tout à fait cohérente puisque, comme nous allons le voir, le manuscrit munichois est passé entre les mains de Nicéphore Grégoras, dans le cercle duquel Jean a déployé une bonne part de son activité.

Mais Ruth Passweg ²³ de son côté rattache pour le discours qu'elle examine, *Contre Timocrate*, le Laurentianus 59.10 à la famille du manuscrit Y, Parisinus gr. 2935 – que nous avons mentionné plus haut parmi les plus anciens témoins de Démosthène – ; la relation s'effectue par l'intermédiaire d'un hyparchétype qu'elle restitue. Or, dans son étude des scholies, Mervin Dilts fait lui-même remonter Fi et Y à un même archétype à propos de la tradition d'Ulpian et des scholies à quelques-uns des discours.

La reconstitution de l'usage qui a été fait des livres par les érudits byzantins peut ici aider à clarifier la situation : elle permet de confirmer que le Parisinus gr. 2935 ou, du moins, une de ses copies, se trouvait à Constantinople en même temps que le Monacensis gr. 85 dans la première moitié du XIV^e siècle et que les deux manuscrits ont donc éventuellement pu être utilisés pour l'élaboration de Fi. Car le Bononiensis 3564 (Bc) qui contient 11 discours et que les différentes études attribuent au XIV^e siècle descend aussi par un témoin intermédiaire, avec le Parisinus gr. 2940 (T), du Parisinus gr. 2935 (Y) d'après l'analyse de Mervin Dilts consacrée aux *Prolegomena Ulpiani* et aux autres scholies de Démosthène ; ²⁴ pour le *Contre Midias*, Douglas MacDowell a montré que Bc et T sont tous deux des copies d'un témoin élaboré par contamination de Y avec A, ²⁵ conclusion qui peut être confrontée à celle de Ruth Passweg pour le *Contre Timocrate* : selon la démonstration, Bc comme T remontent pour ce plaidoyer à un hyparchétype α qui est issu de A, le Monacensis gr. 485. ²⁶ La complexité de la tradition textuelle en fonction des discours étudiés et également de la nature des textes analysés, discours ou scholies les commentant, que l'on retrouve à différents niveaux de l'histoire du texte démosthénien, est bien mise en évidence par ces résultats. Mais l'attention prêtée aux mains des scribes et également des annotateurs contribue à préciser les conditions intellectuelles

²¹ MACDOWELL 1990, 64.

²² MACDOWELL 2000, 45.

²³ PASSWEG 1975, 58.

²⁴ DILTS 1983, X–XV.

²⁵ MACDOWELL 1990, 62–63, 79.

²⁶ PASSWEG 1975, 19–20, 27.

de la reproduction et de la lecture des textes. Nous nous trouvons avec tous ces manuscrits dans la Constantinople de la fin du XIII^e et de la première moitié du XIV^e siècle. De fait, il est possible d'identifier la main du copiste responsable du Bononiensis 3564 (Bc) ; le volume, qui provenait de la bibliothèque du Sérail²⁷ avant de parvenir dans la collection de la Bibliothèque Universitaire de Bologne et était donc resté dans l'ancienne Constantinople, a été copié par un scribe qui a beaucoup travaillé au service de Nicéphore Grégoras et que j'appelle le « copiste attitré de Nicéphore Grégoras ». ²⁸ Et Grégoras lui-même est intervenu dans Bc, en écrivant des notes marginales et en procédant à des corrections dans le texte. Si bien que l'on peut mettre en évidence au moins trois manuscrits qui nous montrent l'importance que Nicéphore Grégoras accordait à l'étude des œuvres de Démosthène. Cet intérêt, qui n'est pas pour nous surprendre, illustre en même temps la méthode de travail des érudits byzantins de cette époque qui, pour certains d'entre eux, s'efforçaient de réunir différents témoins des mêmes ouvrages. La prise en compte de la démarche intellectuelle mise en œuvre par ces érudits est susceptible d'aider à éclairer les relations proprement philologiques souvent difficiles à établir entre les témoins.

En tout cas, les liens qui ont été établis par l'analyse philologique entre Bc, manuscrit copié pour Nicéphore Grégoras, et T, le Parisinus gr. 2940, permettent de localiser aussi à Constantinople leur modèle commun. En effet, la réalisation de T a été conduite par le célèbre érudit constantinopolitain Georges Pachymère de la seconde moitié du XIII^e siècle, mort au début du XIV^e siècle, qui est un des copistes du volume. ²⁹ Ce manuscrit est très particulier dans la mesure où les scholies qui y jouent un grand rôle sont présentées de manière fort originale, écrites à pleine page en alternance avec le texte de Démosthène. C'est là une pratique rare dans les livres de contenu littéraire, alors qu'elle est plus fréquente pour les textes théologiques ayant donné lieu à des exégèses suivies. Mais la particularité réside ici également dans le fait qu'une couleur d'encre différente est utilisée pour les discours de Démosthène qui se distinguent ainsi immédiatement des scholies, comme aurait pu le permettre par exemple le recours à un module différent de l'écriture pour les deux composantes du texte : Démosthène est écrit à l'encre rouge dans les portions des pages laissées libres après la copie des scholies écrites elles-mêmes à l'encre noire. Cette mise en œuvre du texte rend très « visuelles » les deux strates du contenu

²⁷ Un tampon de cette bibliothèque au f. 1^r du manuscrit l'atteste.

²⁸ Sa main a été signalée dans plusieurs codices, il a en particulier copié des manuscrits de contenu scientifique, tels que le Parisinus gr. 2345.

²⁹ Dieter Harlfinger a tout récemment proposé cette nouvelle identification de la main du savant dans le manuscrit parisien : HARLFINGER 2011, 289–290. J'avais l'intention de la soumettre moi-même à l'occasion du colloque et l'adopte donc volontiers.

mais ne signifie pas pour autant qu'il a été fait recours à des témoins différents pour la copie des discours d'une part et des scholies d'autre part ; le manuscrit est, selon les discours et leurs scholies, essentiellement mis en relation avec la famille de A, et aussi avec celle de Y. Cette disposition témoigne surtout que le texte de Démosthène, copié en second lieu, est ici complémentaire des scholies ; il est en quelque sorte sur le même plan que les éléments écrits avec l'encre rouge par un rubricateur à la fin de la copie dans un texte, à savoir les titres des ouvrages, les titres des chapitres et certaines initiales.

L'histoire ultérieure de T mérite aussi de retenir l'attention et peut éclairer la lecture et l'usage qui en ont été faits. Le manuscrit a une reliure du XVI^e siècle, aux armes du roi de France François Ier. Il est donc entré tôt dans les collections de la bibliothèque royale et les conditions peuvent en être précisées : dans la marge supérieure du f. 1^r, un petit bout de papier a en effet été collé qui précise, en grec, qu'il s'agit des « discours de Démosthène avec exégèse ». Or il est possible de reconnaître dans cette notice l'écriture du marchand érudit Antoine Éparque, qui a aussi possédé le Monacensis gr. 485 (A) ; le manuscrit T faisait ainsi partie du lot offert à Venise en 1539 par ce dernier au roi François Ier.³⁰ De plus, un certain nombre de notes de lecture dans tout le livre doivent être attribuées à Andronic Éparque, le grand-père d'Antoine qui, avant de venir vivre sur l'île de Corfou (où Antoine est né en 1491), avait, jeune encore, suivi l'enseignement de Jean Argyropoulos à Constantinople avant la chute de la ville en 1453 : c'est peut-être là qu'il avait pris possession du Parisinus gr. 2940 ; mais il est difficile de le prouver, le manuscrit avait peut-être quitté Constantinople déjà auparavant et Andronic Éparque a pu l'acquérir au cours de ses pérégrinations qui, de la capitale byzantine à Corfou, sont en particulier passées aussi par le Péloponnèse. Il a en tout cas étudié attentivement les discours de Démosthène dans ce livre.

D'autre part, une étape intermédiaire de son histoire peut être précisément établie par la philologie, comme on l'a rappelé plus haut. Qu'il ait alors appartenu à Andronic Éparque ou pas, le manuscrit a dû se trouver en 1483 à Venise, où Jean Rhosos y a eu recours pour copier les scholies dans l'Ambrosianus A 54 inf. (Ac).

Puis, plus tardivement dans le XVI^e siècle, il a été utilisé, avec le sigle « alpha », par Guillaume Morel pour son édition parisienne de 1570 qui, après la mort de Morel, fut menée à son terme par Denis Lambin.

³⁰ A ce lot de manuscrits offerts par Antoine Éparque au roi de France appartient également un autre témoin de Démosthène de la fin du XIII^e ou du début du XIV^e siècle : le Parisinus gr. 2996 qui non seulement présente une reliure aux armes de François Ier mais dont le titre dans la marge supérieure du f. 1^r a été copié de la main d'Antoine Éparque. Il présente lui aussi des liens avec A.

LE MONACENSIS GR. 85 (B)

Le Monacensis gr. 85, manuscrit B de Démosthène, est lui-même un manuscrit qui peut certainement être attribué à la toute dernière décennie du XIII^e siècle pour sa plus grande part, et spécialement pour le texte de Démosthène. Qu'il ait été utilisé comme modèle assez peu de temps après sa copie par un groupe de scribes et érudits que l'on peut situer dans un milieu précis, à Constantinople, est un élément pertinent pour reconstituer et mieux comprendre son histoire, on a pu le noter lorsqu'on a examiné le Laurentianus 59.10. Ce peut être également un élément pertinent pour établir l'histoire du texte, par delà une analyse purement philologique qui se trouve ainsi enrichie de données matérielles objectives. Pour reprendre la formulation qu'avait employée Jean Irigoin dans un article devenu célèbre, la « critique historique » des textes est susceptible d'étayer, voire d'affiner l'étude philologique.

Il s'agit avec ce témoin d'un exemple particulier dans l'histoire du texte : alors que les manuscrits *vetustissimi* sont en règle générale les seuls qui aient suscité des études détaillées, des analyses riches et quelquefois contradictoires de la part des éditeurs depuis la fin du XVIII^e siècle avec l'édition de Johann Jakob Reiske en 1770,³¹ B a lui aussi fait couler beaucoup d'encre.

Le Monacensis gr. 85³² ne provient pas de la collection de livres appartenant à sa bibliothèque familiale ou rassemblés par Antoine Éparque mais il fut tout d'abord rapporté de Constantinople à Tübingen par Stephan Gerlach (1546–1612) ; le théologien protestant avait été recommandé par le duc de Wurtemberg en tant que « Gesandtschaftsprediger », prédicateur d'ambassade auprès de l'ambassadeur impérial David Ungnad pour des négociations conduites avec le patriarche Jérémie et il resta entre 1573 et 1578 à Constantinople, d'où il revint avec quelques manuscrits grecs.

Le livre a toujours sa reliure byzantine, de cuir brun foncé et assez abîmée (le dos a été refait). Au même titre que le Monacensis gr. 485, mais de manière inversée, il présente une particularité : par rapport à nombre d'autres témoins de Démosthène contemporains, ce manuscrit de papier oriental a un très grand format, un format comparable à celui de la plupart des *vetustissimi*, à l'exception de A précisément : 335×250 mm. Le texte de Démosthène ainsi est copié sur deux colonnes denses (47–48 lignes). Le contenu permet de déterminer trois parties dans le livre : les 144 premiers folios renferment des discours de Démosthène, précédés des *hypotheses* de Libanios ; suivent des *Vies parallèles* de

³¹ REISKE 1770–1771, LXX–LXXII.

³² Après l'achèvement de cette étude a paru une riche description du manuscrit dans un nouveau volume du catalogue des manuscrits grecs de la Bayerische Staatsbibliothek de Munich – MOLIN PRADEL 2013, 199–207.

Plutarque jusqu'au folio 215^r, donc sur 70 folios ; et l'on a enfin jusqu'au f. 243^r un traité de Synésios, le *De insomniis* avec commentaire, dont la copie est due à une autre main qui est sans doute légèrement postérieure (mais ce second scribe est bien intervenu dans le même livre, puisqu'il a porté des notes dans la partie copiée par le premier). C'est à Constantinople que le Monacensis gr. 85 a dû être réalisé car le copiste principal, celui de Démosthène et Plutarque, a une écriture assez voisine de celle de Maxime Planude, ce qui incite à mettre le manuscrit en relation avec le cercle qui a travaillé autour de ce philologue érudit infatigable (voir pl. 6–8). Le rapprochement avec les réalisations effectuées par Planude et auprès de lui est conforté par des indices codicologiques : il vaut la peine de signaler la présence au bord des marges, supérieure ou inférieure, de traces des titres de chapitres notés par le scribe au fil de la copie, en préalable à la rubrication ;³³ de plus, le format même de ce grand manuscrit sur papier oriental correspond précisément à celui de la somme scientifique élaborée par Planude et dont sont conservées des bribes dans les 23 folios de l'Ambrosianus Et 157 sup. (345×237 mm) et les 74 folios du Parisinus gr. 2396 (344×245 mm), attribuables aux années 1292–1293 – mais la copie est effectuée là à pleine page.

L'on trouve l'écriture de ce scribe principal du Monacensis gr. 85 dans d'autres manuscrits, un témoin d'Aelius Aristide (Vaticanus gr. 933) et un volume de l'*Organon* d'Aristote (Monacensis gr. 222) d'un format bien plus petit, à peu près 250×160 mm, ce qui correspond à un pliage en deux de la feuille telle qu'elle est utilisée dans le Monacensis gr. 85. Dans le manuscrit munichoïse d'Aristote d'autre part, un lecteur qui est responsable de plusieurs notes portées un peu plus tard dans le volume est précisément un des annotateurs du texte de Démosthène et il est en même temps le copiste de la partie donnant le texte de Synésios dans le Monacensis gr. 85, c'est-à-dire la troisième partie de ce manuscrit (j'ai repéré sa main dans une dizaine de manuscrits).

Le Monacensis gr. 85 a été étudié et analysé avec attention par les éditeurs de Démosthène depuis Johann Jakob Reiske, qui ont souvent hésité à le placer précisément par rapport au manuscrit F, le Marcianus gr. 416 du X^e siècle, dont il est proche. Mais avant d'être employé par des philologues modernes, le livre est passé entre les mains de Byzantins célèbres, qui ont laissé des traces de leur lecture non dans la partie de Démosthène mais dans les deux suivantes : dans le texte de Plutarque, quelques folios ont été abîmés au centre des pages, comme c'est aussi le cas à la fin du texte de Démosthène, et des pastilles, des rustines, ont été collées au milieu de la feuille afin de restaurer les passages manquants ;

³³ MONDRAIN 1998, 41.

le restaurateur n'est autre que Georges Gémiste Pléthon,³⁴ dont on sait l'intérêt pour Plutarque et qui disposait donc du livre au XV^e siècle, à Constantinople ou, peut-être, à Mistra. Dans la dernière partie du manuscrit (Synésios, *De insomniis* et son commentaire), un autre érudit important était intervenu auparavant: Nicéphore Grégoras qui, à côté du titre noté par le scribe, a jugé bon de préciser que le commentaire était de lui – cela incite d'ailleurs à se poser des questions sur la constitution de ce commentaire et devrait inviter à la reconsidérer.³⁵ En tout cas, le Monacensis gr. 85 était à coup sûr à Constantinople au milieu du XIV^e siècle.

LE MONACENSIS GR. 85 DANS L'HISTOIRE DU TEXTE DE DEMOSTHENE ET DE SES SCHOLIES

On peut donc assez bien cerner les milieux qui ont fait copier puis ont utilisé ce manuscrit de Démosthène. L'analyse philologique renforce ces éléments d'information pour l'histoire du livre et de ses lectures, de même qu'elle peut être étayée par la mise en évidence de ce parcours : le fait que le Laurentianus 59.10 (Fi) soit, pour une part au moins, un apographe du manuscrit B est un élément intéressant en ce sens, puisque son scribe principal a travaillé dans le milieu constantinopolitain gravitant autour de Planude puis auprès de Nicéphore Grégoras.

Mais pourquoi B a-t-il suscité de nombreuses études ? Sans doute parce qu'il a été très tôt utilisé par la critique ; le fait qu'il soit conservé à Munich, où se trouve aussi le manuscrit A à partir du début du XIX^e siècle, et le fait qu'un grand nombre de travaux philologiques du XIX^e et du début du XX^e siècle soient dus à des Allemands a assurément joué un rôle. Mais c'est en réalité surtout en raison de sa richesse en scholies qu'il a été employé : dès le XVIII^e siècle, bien avant que Wilhelm Dindorf ne l'utilise comme base de son

³⁴ Il vaut à ce propos la peine de noter que le manuscrit de l'*Organon* d'Aristote Monacensis gr. 222 copié par le scribe du Monacensis gr. 85 et qui présente des annotations dues au copiste de la partie donnant le texte de Synésios, a été plus tard entre les mains de Démétrios Trivolis, qui l'a restauré. Or Démétrios Trivolis a été un des disciples de Georges Gémiste Pléthon à Mistra. Cet élément contribue à établir peut-être un autre lien, de nature historique, entre le Monacensis gr. 85 et le Monacensis gr. 222. Mais le Monacensis gr. 222 est néanmoins entré dans les collections bavaroises par un chemin différent de celui du Monacensis gr. 85 – et d'ailleurs également de celui qu'a suivi le Monacensis gr. 485 étudié plus haut: il appartenait à la riche collection de manuscrits grecs de Johann Jakob Fugger avant d'être intégré dans la bibliothèque du duc Wittelsbach Albrecht V.

³⁵ L'intervention de ces deux lecteurs a été signalée dans MONDRAIN 2008, 162–164.

édition des scholies parue en 1851,³⁶ Johann Jakob Reiske avait recouru au Monacensis gr. 85, en particulier pour offrir une édition de scholies, ainsi qu'il le précise dès la page de titre du volume 2 des Orateurs grecs, consacré comme le premier à Démosthène, « una cum scholiis graecis e codice Bavarico nunc primum editis, aliisque ex Augustano fidelius redditis ». ³⁷ Or, depuis ce moment, la controverse entre les érudits a été soutenue : Mervin Dilts, l'éditeur de l'édition de référence dans la collection Oxford, dont le dernier volume a paru récemment, en a établi les différentes étapes dans un article paru en 1977.³⁸

La question récurrente a été de savoir quels liens unissent véritablement B et A : c'est-à-dire faut-il avoir recours à B et à A pour une édition du texte et des scholies de Démosthène ? Ou B doit-il être éliminé ? B présente en effet les mêmes discours que F, le Marcianus gr. 416 du X^e siècle, dans le même ordre, ainsi que les prologues et lettres, et il offre des scholies qui se retrouvent pour la plupart dans F. Dès 1846, Wilhelm Dindorf le considérait comme un apographe de F ou bien, écrivait-il, comme un manuscrit très semblable à F. Malgré tout, c'est à partir de B et non de F qu'il fournit son édition des scholies de Démosthène. En 1882, Wilhelm von Christ affirme en revanche, mais sans étudier directement F, que le Monacensis et le Marcianus sont tous deux des témoins primaires ;³⁹ cela fut récusé quelques années plus tard par H. Buermann qui avait lui-même étudié F attentivement mais pas B !⁴⁰ Si bien que Friedrich Burger, disciple de Christ, écrivant en 1891 un article dans une Festschrift pour les soixante ans de son maître, tente de concilier les deux positions : B descend bien de F, dit-il, mais il faut supposer un manuscrit perdu entre les deux témoins.⁴¹ C'est cette idée qu'Engelbert Drerup développe en 1899 à son tour : il peut bien y avoir un intermédiaire, écrit-il en substance, mais B ne présente aucun intérêt pour une édition.⁴² Cette position est en réalité celle qui s'est imposée mais d'une manière un peu curieuse et paradoxale.

Toutes les études qui ont été effectuées par Mervin Dilts et par les disciples de Dilts dans le prolongement de ses travaux, n'utilisent pas le manuscrit

³⁶ DINDORF 1851.

³⁷ REISKE 1770–1772. Le « codex Bavaricus » est bien le Monacensis gr. 85 et le Monacensis gr. 485 est alors encore un « Augustanus », un manuscrit d'Augsbourg. C'est là qu'il avait été utilisé par Hieronymus Wolf, qui fut un des bibliothécaires prestigieux de la bibliothèque municipale d'Augsbourg, pour son édition de Démosthène parue en 1572 – une édition à laquelle Reiske se réfère aussi dès la page de titre de ses deux volumes consacrés à Démosthène.

³⁸ DILTS 1977.

³⁹ CHRIST 1882, 165–192 (13–40 de la plaquette).

⁴⁰ BUERMANN 1886, 34–40.

⁴¹ BURGER 1891, 252–263.

⁴² DRERUP 1899, 533–588.

Monacensis gr. 85, B. Dilts ne le mentionne pas, même dans son étude de la tradition pour le texte des Discours, alors qu'il l'avait pris en compte pour l'édition des scholies (sans le faire figurer néanmoins dans l'apparat) : il est toujours répété que B est un apographe de F pour le texte mais, le plus souvent, il est dit aussi qu'il y a eu un manuscrit intermédiaire entre les deux livres pour les scholies : c'est là le moyen d'expliquer la présence de scholies dans B qui sont absentes dans F. Seul Douglas MacDowell, dernièrement, a soutenu que pour les scholies également B était un apographe de F.

Quels éléments pour ou contre cette affirmation peut apporter l'examen paléographique et codicologique du manuscrit ? Je vais en donner rapidement quelques exemples. B a essentiellement été écrit par un scribe unique pour le texte de Démosthène mais un réviseur dont la main est proche est intervenu pour les titres et les corrections à apporter à la copie tout juste réalisée (on peut voir sa propre copie de la colonne 2 au f. 31^v). Ce réviseur corrige en particulier des omissions commises par le scribe A. La confrontation des endroits où se produisent ces fautes de copie avec le texte et sa mise en page dans F est instructive : même lorsqu'il y a de brefs sauts du même au même, la faute ne semble pas être due à la mise en page de F (l'on peut ainsi comparer le f. 25^v du Monacensis gr. 85 au f. 51^v du Marcianus gr. 416).

Un autre cas est plus troublant encore. Je retiens celui-là mais il me serait possible d'en choisir d'autres : au f. 28^r du Monacensis gr. 85, dans le *Contre Androtion*, une longue omission correspond à quatre lignes qui, dans le Marcianus gr. 416, sont situées plus bas, au f. 57^r, mais qui ne correspondent pas à un saut du même au même et se trouvent au milieu d'une ligne.

Ces éléments me paraissent pertinents et m'incitent à dire que B n'est pas un simple apographe de F, au moins dans une partie du texte de Démosthène, même s'il en est très proche. Le Monacensis gr. 85 a-t-il donc été copié sur un manuscrit intermédiaire, dont l'existence a été postulée par une partie des éditeurs récents, pour les scholies uniquement ? Ou faudrait-il réexaminer les relations qui existent entre ces manuscrits, B et F, et deux autres témoins qui en paraissent très proches d'après l'analyse philologique mais qui ont été jusqu'à présent assez peu étudiés de près, me semble-t-il : le manuscrit Q, Marcianus gr. 418 du XI^e siècle, et le manuscrit D Ambrosianus D 112 sup., du X^e siècle. Il s'agit de deux autres témoins bien anciens et dont l'analyse philologique a jusqu'à présent montré qu'ils avaient été copiés sur le même modèle que F. Aussi plutôt que de parler d'un manuscrit intermédiaire entre F et B, serait-il possible d'envisager pour B également, au moins partiellement, un recours au modèle de F ?

Les mystères de la transmission du texte de Démosthène sont donc loin d'être tous résolus, certes. Cette brève étude a simplement tenté de souligner que l'étude historique, paléographique et codicologique des manuscrits est susceptible, même lorsqu'il s'agit de traditions textuelles qui sont fort bien connues et étudiées, d'aider les éditeurs de textes à résoudre ou, du moins, à envisager sous un angle différent certaines des difficultés qui résistent à une analyse strictement philologique.

BIBLIOGRAPHIE

- BIANCONI 2010 = D. BIANCONI, Il Laur. Plut. 28.26 ovvero la storia di Bisanzio nella storia di un codice, in: M. D'Agostino - P. Degni (edd.), *Alethes philia. Studi in onore di Giancarlo Prato*, I–II, Spoleto 2010 (*Collectanea*, 23), I, 39–63.
- BUERMANN 1886 = H. BUERMANN, *Bavaricus und Marcianus*, *Hermes* 21 (1886), 34–40.
- BURGER 1891 = F. BURGER, Der codex Bavaricus (Monac. 85) des Demosthenes und sein Verhältnis zum Marcianus F (n. 416), in: *Abhandlungen aus dem Gebiet der klassischen Altertumswissenschaft. Wilhelm von Christ zum sechzigsten Geburtstag dargebracht von seinen Schülern*, München 1891, 252–263.
- CANFORA 1968 = L. CANFORA, *Inventario dei manoscritti greci di Demostene*, Padoue 1968.
- CHRIST 1882 = W. CHRIST, Die Attikusaussgabe des Demosthenes, in: *Abhandlungen der Bayerischen Akademie der Wissenschaften*, I. Classe, XVI. Band, III. Abtheilung, München 1882, 155–235 (+ pagination de plaquette indépendante 3–83).
- DE GREGORIO 2000 = G. DE GREGORIO, *Materiali vecchi e nuovi per uno studio della minuscola greca fra VII e IX secolo*, in: G. Prato (ed.), *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito. Atti del V Colloquio Internazionale di Paleografia Greca*, Florence 2000, 83–151 et planches.
- DILTS 1977 = M. DILTS, *Demosthenic Scholia in Marcianus gr. 416 and Monacensis gr. 85*, in: K. Treu (ed.), *Studia codicologica. Festschrift Marcel Richard*, Berlin 1977 (*Texte und Untersuchungen zur Geschichte der altchristlichen Literatur*, 124), 151–158.
- DILTS 1983–1986 = *Scholia Demosthenica* ed. M. R. DILTS, 2 vol., Leipzig 1983, 1986.
- DILTS 2002–2009 = *Demosthenis orationes* ed. M. R. DILTS, 4 vol., Oxford 2002, 2005, 2008, 2009.
- DINDORF 1851 = *Demosthenes ex recensione Gulielmi Dindorfii*, VIII–IX: *Scholia graeca ex codicibus aucta et emendata*, Oxford 1851.
- DRERUP 1899 = E. DRERUP, *Antike Demosthenesausgaben*, *Philologus Suppl.* VII (1899), 533–588.
- DRERUP 1906 = E. DRERUP, *Isocratis opera omnia*, Leipzig 1906, VIII–XLI.
- ESCOBAR CHICO 1993 = A. ESCOBAR CHICO, *Codices Caesaraugustani Graeci. Catálogo de los manuscritos griegos de la Biblioteca Capitular de La Seo (Zaragoza)*, Saragosse 1993.
- FONKIČ 2000 = B. FONKIČ, *Aux origines de la minuscule stoudite (les fragments moscovite et parisien de l'œuvre de Paul d'Égine)*, in: G. Prato (ed.), *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito. Atti del V Colloquio Internazionale di Paleografia Greca*, Florence 2000, 169–186 et planches.
- GRUSKOVÁ 2012 = J. GRUSKOVÁ, *Zu den zeitgleichen und zeitnahen philologischen Adnotationen (des 10. und 11. Jh.) im Codex Marcianus gr. 416 (coll. 536)*, in: F. G. Hernández

- Muñoz (ed.), *La tradición de los oradores y rétores griegos – Tradition and transmission of Greek orators and rhetors*, Berlin 2012, 93–127.
- HARLFINGER 2011 = D. HARLFINGER, *Parekbolaia palaiographika*, *Parekbolai* (An Electronic Journal for Byzantine Literature) 1 (2011), 287–296.
- HERNÁNDEZ MUÑOZ 2007 = F. G. HERNÁNDEZ MUÑOZ, *Los papiros y las arengas demosténicas* (Or. I–XVII), *ZPE* 162 (2007), 43–50.
- KAPPARIS 1999 = Apollodoros, 'Against Neaira' [D. 59], ed. K. A. KAPPARIS, Berlin - New York 1999 (*Untersuchungen zur antiken Literatur und Geschichte*, 53).
- KOTZABASSI 1998 = S. KOTZABASSI, *Die handschriftliche Überlieferung der rhetorischen und hagiographischen Werke des Gregor von Zypern*, Wiesbaden 1998 (*Serta Graeca*, 6).
- LUCÀ 1990 = S. LUCÀ, *Il Diodoro Siculo Neap. B.N. gr. 4* è italogreco?*, *BBGG*, n. s. 44 (1990), 33–79.
- MACDOWELL 1990 = Demosthenes, *Against Meidias* (Oration 21), ed. D. M. MACDOWELL, Oxford 1990.
- MACDOWELL 2000 = Demosthenes, *On the False Embassy* (Oration 19), ed. D. M. MACDOWELL, Oxford 2000.
- MARTINELLI TEMPESTA 2011 = S. MARTINELLI TEMPESTA, *Campioni di oratoria e maestri di retorica a Bisanzio*, in: M. Bernabò (ed.), *Voci dell'Oriente. Miniature e testi classici da Bisanzio alla Biblioteca Medicea Laurenziana*, Florence 2011, 110–111.
- MCGAY 2005 = The Manuscript Tradition of Demosthenes' Oration 54, *Contra Cononem*, ed. D. S. MCGAY, dissertation Fordham University 2005.
- MOLIN PRADEL 2013 = M. MOLIN PRADEL, *Katalog der griechischen Handschriften der Bayerischen Staatsbibliothek München, Band 2: Codices graeci Monacenses 56–109*, Wiesbaden 2013.
- MONDRAIN 1998 = B. MONDRAIN, *Les signatures des cahiers dans les manuscrits grecs*, in: P. Hoffmann (ed.), *Recherches de codicologie comparée. La composition du codex au Moyen Âge, en Orient et en Occident*, Paris 1998, 21–48.
- MONDRAIN 2000 = B. MONDRAIN, *Une écriture cursive grecque inconnue du IX^e siècle dans le manuscrit de Munich, gr. 331*, *Scriptorium* 54 (2000), 252–267 et 5 planches (faute d'impression dans le titre de l'article et cote „cgm“ notée erronément dans les planches par l'éditeur).
- MONDRAIN 2008 = B. MONDRAIN, *Les écritures dans les manuscrits byzantins du XIV^e siècle. Quelques problématiques*, *RSBN* n. s. 44 (2007), 157–196.
- PASSWEG 1975 = R. PASSWEG, *The Manuscript Tradition Demosthenis in Timocratem, oration 24* (thèse dactylographiée), New York University 1975.
- PÉREZ MARTÍN 1996 = I. PÉREZ MARTÍN, *El patriarca Gregorio de Chipre (ca. 1240–1290) y la transmisión de los textos clásicos en Bizancio*, Madrid 1996.
- PERRIA 2000 = L. PERRIA, *Alle origini della minuscola libraria greca. Morfologia e stilizzazioni*, in: G. Prato (ed.), *I manoscritti greci tra riflessione e dibattito. Atti del V Colloquio Internazionale di Paleografia Greca*, Florence 2000, 157–167 et planches.
- PINTO 2003 = P. M. PINTO, *Per la storia del testo di Isocrate. La testimonianza d'autore*, Bari 2003.
- REISKE 1770–1771 = J. J. REISKE, *Oratorum graecorum, quorum princeps est Demosthenes, quae supersunt, monumenta ingenii, e bonis libris a se emendata, materia critica, commentariis integris Hieron. Wolfii, Io. Tylori, Ierem. Marklandi, aliorum, et suis, indicibus denique instructa edidit Johannes Jacobus Reiske. Volumen primum, partem priorem dimidiam Demosthenis tenens*, Leipzig 1770.

REISKE 1770–1772 = J. J. REISKE, *Oratorum graecorum, quorum princeps est Demosthenes, quae supersunt, monumenta ingenii ... Volumen secundum, partem posteriorem dimidiam Demosthenis tenens, una cum Scholiis graecis e codice Bavarico nunc primum editis, aliisque ex Augustano fidelius redditis*, Leipzig 1770.

WILSON 1960 = N. WILSON, *Some palaeographical notes*, CQ 10 (1960), 199–204.

Brigitte Mondrain

Directeur d'études de Philologie grecque

École pratique des Hautes Études

Sciences historiques et philologiques, Sorbonne

5 impasse Franchemont

F-75011 Paris

brigitte.mondrain@ephe.sorbonne.fr

PLANCHES

Pl. 1: Monacensis gr. 485, f. 14^r

Pl. 2: Monacensis gr. 485, f. 16^r

Pl. 3: Monacensis gr. 485, f. 23^v

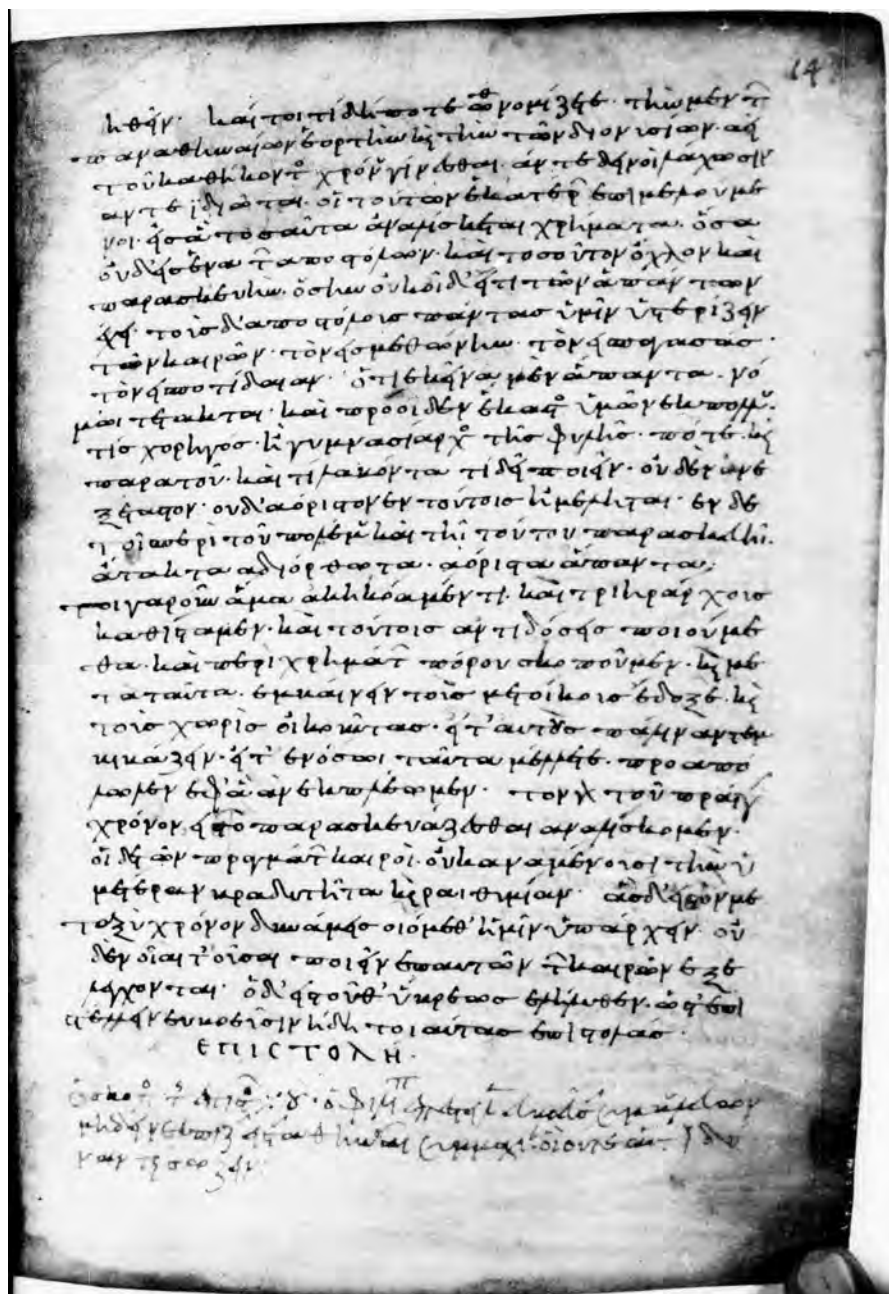
Pl. 4: Monacensis gr. 485, f. 42^v

Pl. 5: Laurentianus plut. 59.10, f. 160^v

Pl. 6: Monacensis gr. 85, f. 5^r

Pl. 7: Monacensis gr. 85, f. 13^v

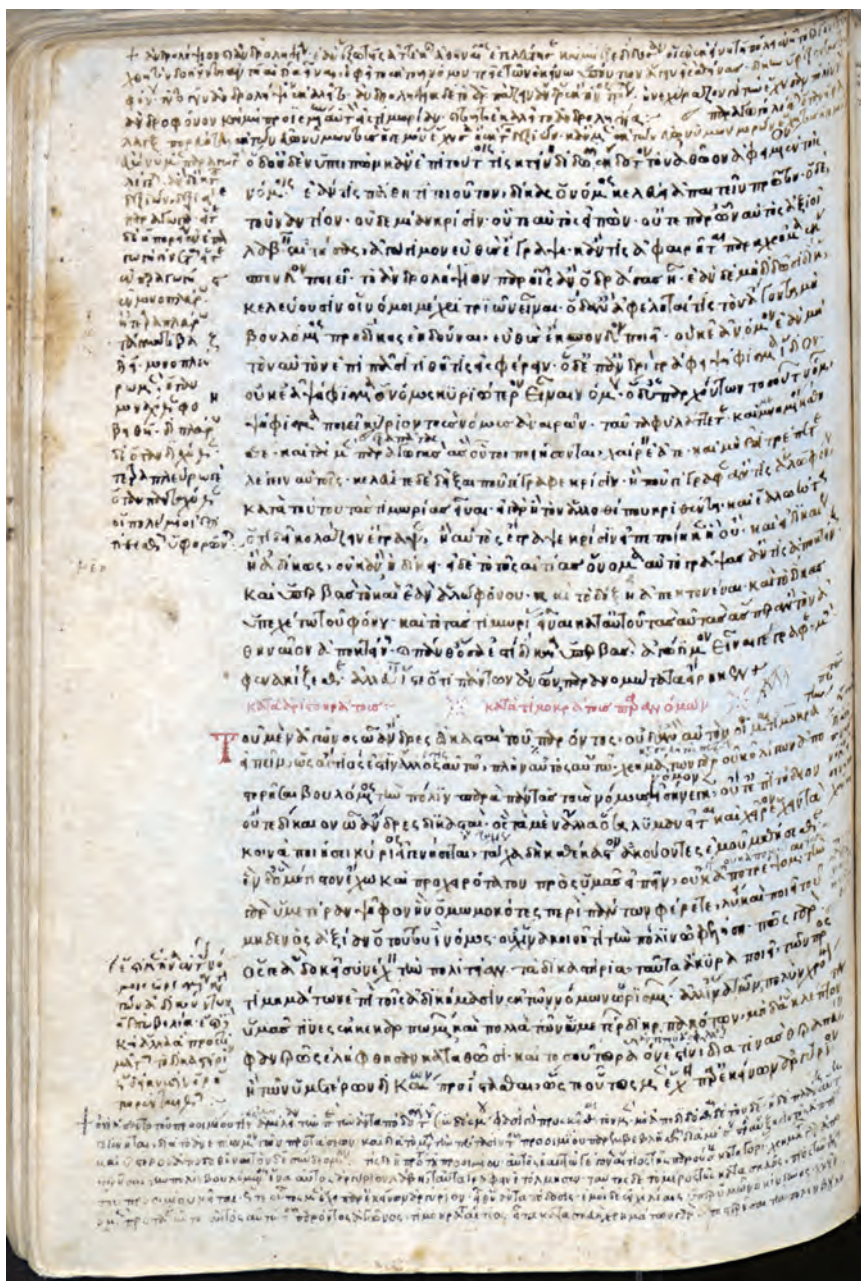
Pl. 8: Monacensis gr. 85, f. 46^r



Pl. 1: Monacensis gr. 485, f. 14^r (225 × 160 mm) (72%)
© Bayerische Staatsbibliothek, München



Pl. 3: Monacensis gr. 485, f. 23^v (225 × 160 mm) (72%)
© Bayerische Staatsbibliothek, München

Pl. 5: Laurentianus plut. 59.10, f. 160^v (270 × 180 mm) (59%)

© Biblioteca Medicea Laurenziana, Firenze

Su concessione del MiBACT. È vietata ogni ulteriore riproduzione con qualsiasi mezzo

Pl. 6: Monacensis gr. 85, f. 5^r (335 × 250 mm) (47%)

© Bayerische Staatsbibliothek, München

Pl. 7: Monacensis gr. 85, f. 13^v (335 × 250 mm) (47%)

© Bayerische Staatsbibliothek, München

Pl. 8: Monacensis gr. 85, f. 46^r (335 × 250 mm) (47%)

© Bayerische Staatsbibliothek, München